

Molière et Gide POUR UNE ECOLE DES FEMMES

Margareth Wijk

La valeur la plus précieuse de l'homme est sans aucun doute constituée par la liberté. Un des chemins qu'y mène est certes celui de l'éducation et des connaissances. Le manque d'éducation amène par contre souvent, nous le savons, une foi excessive dans l'autorité, ce qui facilite la domination de ceux qui sont au pouvoir. Les classes sociales dominantes, l'aristocratie et la haute bourgeoisie, ont longtemps formé la société française, mais la religion est cependant de loin le facteur qui a le plus coloré et influencé les mentalités de cette société. Jusqu'en 1905 les dogmes de l'église catholique ont été fortement attachés aux pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires.

L'éducation, l'instruction scolaire et universitaire ne peuvent que mener à l'égalité des deux sexes, tandis que l'objectif de l'église est de conserver le rôle des femmes dans un état où elles demeurent intellectuellement, inférieures, notamment pour ne pas mettre en danger l'ordre établi.

En France, la loi salique excluait longtemps du pouvoir les femmes. Ceci est une des raisons pour lesquelles les filles n'étaient pas censées avoir besoin d'une éducation de même envergure que les garçons. Il a fallu attendre jusqu'au XIX^e siècle pour qu'une école pour tous -gratuite, laïque et obligatoire- soit créée. C'est en effet seulement en 1882 que Jules Ferry réussit à le faire.

Malgré les avancées sociales et les acquis juridiques le combat des femmes reste pourtant d'actualité. Il règne indiscutablement, dans notre société encore, un sexisme qui se traduit, entre autres, dans des violences intolérables, envers les femmes. L'existence du mouvement *Ni putes ni soumises*, créé en 2003, en est témoin. Ce mouvement revendique 'une mixité fondée sur le respect'^a.

Pourquoi dans une société du XXI^e siècle les femmes sont-elles par certains, considérées comme des êtres inférieurs aux hommes. L'ethnicité pourrait en être une explication, mais une autre hypothèse serait que la langue et le langage véhiculent des valeurs qui n'ont aucunement suivi le progrès social, que les mentalités n'ont pas changées malgré la progression qui s'est opérée dans la société. De ce point de vue l'éducation de la femme est un sujet intéressant à observer. Elle a, nous venons de le constater, été aussi longue à se faire accepter que les droits civiques.

Ce qui pourrait nous éclaircir sur ces lents acquis, ce sont les textes dans lesquels on trouve des arguments utilisés pour empêcher les filles d'avoir les mêmes connaissances scolaires que les garçons. ? La littérature serait un domaine qui pourrait certainement bien refléter les idées qui avaient cours aux siècles. Regardons en titre d'exemple une pièce de Molière créée en 1662 et un roman de Gide qui date de 1929. Tous les deux ouvrages portent le même titre : *L'école des femmes*.

En comparant les deux textes on pourra cerner les arguments utilisés par Arnolphe et Robert pour empêcher aux femmes d'avoir les mêmes connaissances que les hommes, en vue de voir si progression ou non il y a eu en ce qui concerne les représentations et images dans le discours des hommes sur les femmes. Rappelons qu'il s'est écoulé environ 300 ans entre la création des deux textes.

La pièce de Molière

Dans la pièce de Molière Arnolphe a pris la précaution d'élever selon ses principes une jeune fille dès le bas âge en vue d'en faire une épouse modèle qui ne le rendra pas cocu, ce qu'il craint le plus au monde. S'il veut "épouser une sottise" c'est pour n'être point sot"

(vers 82) A cette fin il a fait élever la jeune fille dans un couvent pour la rendre "idiote à souhait". Tel un Pygmalion "moderne" il souhaite la modeler comme "un morceau de cire pour ensuite pouvoir "tourner cette âme" comme bon lui semble. L'enfant

s'appelle Agnès. Le nom choisi fait allusion à l'agneau qui connote dans l'art et la littérature l'innocence et la béatitude. Cet animal est souvent présenté comme une offrande, sacrifiée aux fêtes religieuses. Aussi Arnolphe tient-il la jeune fille dans "l'ignorance extrême" du monde. Le résultat du traitement instructif d'Arnolphe montre une jeune fille qui est si stupide qu'elle croit que les enfants naissent par les oreilles : « Et grande je l'ai vue à tel point innocente, Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait, Pour me faire une femme au gré de mon souhait » (vers 140-142) Ce désir de domination totale sur sa future épouse est tellement grand qu'il avoue mieux aimer « une laide bien sotte qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit". (vers 104-105)

Le manque de connaissance est pour lui la garantie de soumission et de fidélité. Pour ce qui est des femmes érudites, il s'exclame: « Héroïnes du temps, Mesdames les savantes, Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments, Je défie à la fois tous vos vers, vos romans, Vos lettres, billets doux, toute votre science, De valoir cette honnêteté et pudique ignorance » (vers 244-48) Il prétend également savoir « ce qu'il coûte à de certaines gens Pour avoir pris les leurs avec trop de talents. » (vers 85 -86). «. Les femmes savantes qui tiennent salons sont des pires espèces puisqu'elles corrompent les esprits et leur apprennent à conspirer contre les maris: "ces sociétés dérégées qu'on nomme belles assemblées Des femmes tous les jours corrompent les esprits: Car, c'est là que l'on conspire Contre les pauvres maris". Pour lui« Une femme d'esprit est un diable en intrigue ». L'instruction et l'éducation représentent donc pour lui un grand danger : "une femme habile est «, comme il le dit, « un mauvais présage ». (vers 84)

Pour la maintenir dans l'ignorance si précieuse, Arnolphe a séquestré Agnès dans une maison à la campagne où elle est entourée de serviteurs aussi ignorants et simples que son instruction dans le couvent l'a rendue. D'après ses principes les connaissances qu'un mari doit exiger de son épouse, c'est de savoir prier Dieu, aimer son mari, coudre et filer. Il reconnaît ainsi participer à la morale bourgeoise qui donne toute l'autorité et le pouvoir à l'homme de la famille et qui rend la femme et les enfants des propriétés du chef de la famille. Cette morale est une morale religieuse fondée sur la peur : "Vous enfillez tout droit, sans mon instruction, le grand chemin d'enfer et de perdition.". Ce thème sera bien développé dans la grande tirade d'Arnolphe (scène II, acte III) où il avance que l'enfer contient des chaudières bouillantes destinées à punir « les femmes mal vivantes ».

Agnès aura droit à un discours sur les différents rôles assignés aux deux conjoints d'un ménage. A l'appui de sa démonstration Arnolphe utilise les rangs hiérarchiques qu'on trouve entre les classes et les professions dans la société. Ainsi sont évoqués les domaines où se trouvent le pouvoir: l'église et l'armée. La famille est le microcosme des deux autres domaines. La femme est la propriété de l'homme. Comme il lui fait entendre « Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage, A d'austères devoirs le rang de femme l'engage. » (vers 695-696). La femme doit entièrement dépendre de son mari: « Du côté de la barbe est la toute-puissance ». Elle n'a que des devoirs : la soumission et l'obéissance totales. Une fois mariée elle doit respecter le mari et se soumettre à la servitude conjugale :

Votre sexe n'est là que pour la dépendance :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,

Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité

L'une est moitié suprême et l'autre subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit Frère,
N'approche point encore de la docilité,
Et de l'obéissance et de l'humilité,

Et du profond respect où la femme doit être

Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître
(L'école des femmes, III, 2)

Aussi les 11 maximes du mariage, auxquelles Agnès a également droit, jouent-elles toutes sur l'interdit et la négativité. Résumant le discours d'Arnolphe on note que la fréquence des mots comme « stupide, ignorante, dépendante et soumise » est frappante. Il est aussi clair que les arguments d'Arnolphe tournent tous autour de trois axes : l'église, l'armée et la famille.

André Gide : le parti des femmes.

« Familles, je vous hais ! ». Tout le monde connaît ce cri de révolte lancé par André Gide contre les conformismes et les conservatismes. Il prend en effet parti dans tous les domaines, sociaux, esthétiques ou moraux. On connaît moins ses engagements pour la situation des femmes. Non seulement il prend le parti des femmes, mais il se donne la peine de bien analyser et de bien expliquer leur condition.

La fiction de son *Ecole des femmes* à lui veut qu'il s'agisse du journal retrouvé d'une femme décédée. Sa fille a pris la décision de l'envoyer à Gide, qui pourrait en être l'éditeur. Celui-ci aurait fait le choix de le publier tel quel. Ce serait également la fille qui aurait choisi le titre, en référence, il n'y a aucun doute, à la comédie de Molière. Le texte de Gide fait découvrir la problématique de la condition de la femme selon trois points de vue différents. Dans la première partie s'exprime Éveline, Gide fait parler Robert dans la deuxième et c'est Geneviève, leur fille, qui prend la parole dans la troisième. Cette étude ne prendra en compte que les opinions de Robert sur l'éducation de la femme.

Celui-ci semble être un homme qui n'est animé par aucun autre but dans la vie que d'en tirer le maximum de profit personnel. Pour ce faire, il déploie une hypocrisie étonnante. Celle-ci se manifeste tout particulièrement quand il présente sa version de son mariage avec Éveline. En effet, mis en cause dans les lignes du journal de sa femme, il écrit une lettre à Gide pour se justifier et se trouver des circonstances atténuantes : son enfance n'a pas été heureuse, sa soeur est morte quand il avait 18 ans et autres alibis moraux. Cependant il apparaît comme extrêmement antipathique à cause de son égoïsme mal caché. Ce n'est pas seulement à Arnolphe mais également à Tartuffe que l'on pense quand on l'entend se lamenter de son sort injuste.

Gide présente Robert comme un homme rigide qui se cramponne en permanence aux règles et aux devoirs. Ainsi pour lui, « le rôle de la femme est éminemment conservateur. »¹. Et cela, pour le plus grand bien de l'homme, parce que « c'est seulement lorsque la femme prend pleine conscience de ce rôle, que la pensée de l'homme libéré, peut se permettre d'aller de l'avant. »². Les femmes représentent ainsi la stabilité et les hommes le progrès. Robert représente en fait, l'archétype du bourgeois bien pensant et conservateur.

¹ p. 122

² p. 123

Il reproche à son épouse d'être insoumise, ce qui pour lui est « particulièrement blâmable chez la femme. »³. Lorsqu'il essaie d'analyser les idées « progressistes » de sa femme, c'est pour condamner sa naïveté d'avoir invité chez lui des gens qu'il qualifie de « libertaires », notamment le docteur Marchant et le peintre Bourgweilsdorff, qui pourtant n'ont rien d'anarchiste.

Robert critique également sa femme de ne pas se soumettre à la vérité divine, mais d'avoir toujours besoin de preuves et de ne pas se fier qu'à une argumentation rationnelle. Si Robert est croyant, c'est que la religion fortifie la civilisation et l'ordre social. Son point de vue ne saurait être plus conformiste. Il ne faut donc pas s'étonner si, d'après lui, une femme doit être vierge d'âme et de corps pour que l'homme puisse la former selon ses souhaits et désirs⁴. Cette obsession, qu'éprouve l'homme, de vouloir créer et façonner sa femme à lui – encore le complexe de Pygmalion- trouve donc toujours sa validité. L'homme, dit-il « doit être curieux de ce qui peut, non ébranler sa foi, mais l'affermir. »⁵. Il est clair que, dans cette partie du livre, Gide oppose la conception traditionaliste de la religion à la libre pensée. Il dénonce également un facteur, fatal pour le comportement de sa femme : la lecture. Une fois de plus, on retrouve cet argument qui met en accusation le rôle dangereux des livres sur l'esprit des femmes. Effectivement, Éveline lisait beaucoup et d'après son mari, « choisissait de préférence les livres susceptibles de l'enhardir. »⁶. Aussi est-il logique que Robert n'aime aucunement « l'instruction que l'on donne aux femmes aujourd'hui », qui selon lui, est complètement inutile, étant donné qu'elles n'auront pas à s'en servir.

³ p. 120

⁴ p. 123

⁵ p. 129

⁶ p. 122

Pour Robert, la curiosité n'est pas seulement malsaine mais véritablement dangereuse, surtout pour les femmes, qui, selon lui, ne sont pas dotées des mêmes capacités de réflexion que les hommes. Mais le pire c'est qu'il trouve que les femmes sont d'une espèce inférieure et que s'agissant des choses de l'esprit, « leur cerveau n'est point fait pour de pareilles nourritures et ne sait point fournir un antidote naturel pour neutraliser ces poisons. »⁷ !

Qu'a-t-il donc trouvé d'attirant chez Éveline ? Il a d'abord été séduit par son innocence, sa naïveté et surtout sa crainte de ne pas plaire ou de ne pas être à la hauteur de l'intelligence de son mari. Dès lors, il ne peut accepter que sa femme ait profondément changé et soit devenue une personne indépendante et convaincue, sure d'elle-même et de ses opinions : « quelle torture affreuse de voir s'enfoncer dans la nuit de l'erreur, et de jour en jour davantage, celle dont on a fait sa compagne, sa femme pour l'éternité. » Robert fait appel aux valeurs sacrées et se complait dans l'évocation de sa propre souffrance au lieu de tourner ses regards vers celle qu'il prétend aimer et de se demander pourquoi elle a changé.

Toujours est-il qu'il manque complètement d'empathie. C'est pour cela qu'il ne pourra jamais voir dans le comportement de sa femme que révolte et impiété. Son dépit de la ramener vers Dieu est tellement grand qu'il souhaiterait presque la voir mourir quand, après la perte de son troisième enfant, suivie d'une éprouvante fièvre puerpérale, elle refuse catégoriquement d'accepter toute justification religieuse à ce coup du sort :

« Éveline elle-même dont la convalescence fut très lente, sortit de cette épreuve méconnaissant la grâce de Dieu et plus entêtée qu'auparavant, pareille à ceux que signale l'Écriture, qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, de sorte que j'en vins regretter presque que Dieu ne l'eût pas reprise à Lui lorsqu'elle s'était montrée la plus

⁷ p. 122

soumise et qu'à travers son incrédulité même, elle L'avait pourtant accepté. »⁸

Ainsi on retrouve dans ce roman pratiquement tous les arguments concernant l'éducation et le rôle de la femme qui avaient été avancés pendant les siècles précédents. Le pire c'est que nombreux de ces arguments sont utilisés même de nos jours pour souligner l'altérité entre capacités masculins et féminins. Il ne faut pourtant pas croire que ni Molière ni Gide soit conservateur. Tous les deux tiennent un miroir pour que leur public puisse voir les phénomènes gênants de leur époque. Molière discute la situation des jeunes filles de son temps et le rôle de la femme dans le mariage. Il y plaide pour le droit des jeunes filles de choisir elles-mêmes un mari (Arnolphe n'épousera pas Agnès), ce qui est par rapport aux idées du XVIIe siècle déjà un pas en avant. La position de Gide est, sans aucun doute, en faveur de la libération de la femme. Ce qu'il critique surtout ce sont les normes et les règles conservatrices de l'église et de la haute bourgeoisie, qui empêchent les gens d'agir librement et de voir clair dans leur vie. Même s'il ne le dit pas clairement dans ce texte son principal « cri de guerre » pourrait se faire entendre : » Il faut passer outre «

Bibliographie

Fadela Amara, *Ni Pute Ni Soumise*, La Découverte, Paris 2004

Gide, André. *L'École des femmes*, Gallimard,, Paris, 1964

Molière *l'École des femmes*, Flammarion, Paris, 2001

⁸ p. 148